



## Revue d'analyse N° 1

**Dossier Maroc (pages 1 - 4)**

### Médias: les femmes en mal de méritocratie ?

Les femmes ont toujours été reléguées au second plan au sein des médias marocains. Encore plus lorsqu'il s'agit d'une nomination ou d'une responsabilisation. En clair, à part les femmes qui ont créé leur propre support, les hommes se trouvent toujours au sommet de la hiérarchie même si les femmes se voient dépositaires d'une quelconque autorité/responsabilité. Les études commandées par certains organismes n'ont pas clairement mis la lanterne sur cette problématique mais elle est réelle. Je pense que le fait que les femmes n'aient pas une place au premier rang dans les médias marocains demeure symptomatique et est annonciateur de dysfonctionnements endogènes non encore révélés ou décelés.

Par ailleurs, la question de la reconnaissance du travail des femmes dans les médias peut être assimilée à d'autres secteurs. Une femme dirigeant une usine où la gent masculine est largement représentée sera confrontée à des nombreux problèmes et peut être encore plus graves que ceux rencontrés par une femme journaliste quand elle accède à un poste de responsabilité au sein d'une rédaction.

C'est ainsi que le côté « macho » représenterait, à mon sens, un facteur que les femmes devraient toujours prendre en compte lorsqu'elles doivent collaborer avec un homme car même pour passer des messages ou des idées dans le travail, elles devront toujours faire plus d'effort pour affirmer leurs positions et, surtout, pour les faire passer. Le refus de coopérer ou la résistance à valoriser son travail est courant, mais celles qui font preuve de tact et de doigté en s'affirmant par leur professionnalisme se font



respecter sans forcément gravir les échelons ou recevoir des médailles.

D'ailleurs, si nous devons remonter le temps, le journalisme a toujours été considéré par les précédentes générations comme un milieu d'hommes qui se retrouvent d'ailleurs le soir au bar du coin pour recouper « l'info » et dénicher « les scoops ».

#### Un métier qui inquiétait

Ma propre expérience est assez parlante. Issue d'une formation supérieure en gestion et commerce, mes débuts dans le monde du travail se sont faits dans l'entreprise et la banque notamment. Il y a 13 ans, je les ai remplacés par le journalisme, fait ayant été accueilli avec beaucoup d'inquiétude au sein de ma famille. Pourtant, mes parents sont des personnes cultivées mais ils gardent toujours le souvenir de l'ancienne version du journalisme, celle des années 70 où les femmes étaient pratiquement exclues de ce secteur.

Aujourd'hui, il est clair et il faut le reconnaître, nous sommes très loin de ce schéma et les

avancées dans la politique d'égalité entre les genres, initiée par la plus Haute Autorité de l'Etat, s'opèrent dans tous les domaines.

Le professionnalisme et le parcours d'un(e) journaliste construisent sa crédibilité et sa notoriété. A mon avis, il faut partir de ce postulat et ensuite replacer chaque cas dans son contexte professionnel car la presse au Maroc est en pleine restructuration et certains facteurs n'ont pas encore été suffisamment décortiqués et analysés pour que nous puissions remédier à certains dysfonctionnements et arriver à une certaine maturité de la presse.

D'un autre côté et logiquement, à mon sens, la responsabilité s'acquiert dans les rédactions d'une manière naturelle qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme. Après quelques années dans la presse écrite, je me suis très vite retrouvée dans un poste de responsabilité au sein de l'hebdomadaire où j'avais appris le métier. Mes autres expériences professionnelles ont été aussi annonciatrices d'une trajectoire prospère à condition de savoir se courber comme un roseau et, parfois, savoir laisser de côté son égo. Dans ce sens, on peut identifier deux catégories distinctes de professionnels: il y a ceux qui se battent pour leurs idées et ceux qui se battent pour une position, un poste, une rémunération.

Dans la presse indépendante, les nominations se font en tenant compte des différentes personnalités des professionnels susceptibles d'être à la tête des rédactions. Ceux sont tous ces facteurs, applicables tant aux hommes qu'aux femmes, qui propulsent ou font stagner la carrière d'un(e) journaliste.

La femme demeurant la plus vulnérable dans le puzzle des medias...



Pour ne pas être pessimiste, j'aimerais souligner que plusieurs femmes ont été à la tête des rédactions et que celles qui ont gravi les échelons contre vents et marées ont fini par obtenir des postes honorifiques. Je pense que les opportunités sont réelles mais le problème réside dans cette cohabitation homme/femme, tous les deux à des niveaux de responsabilité importants dans un schéma hiérarchique clair. Dans le contexte actuel, les décideurs des médias recrutent de plus en plus de femmes journalistes et les possibilités d'ascension sociale sont certaines. Mais je pense qu'il faudra encore une génération pour que les politiques d'égalité entre les genres soient bien assimilées par le reste de parties prenantes agissant dans le domaine de la communication.

Pour rappel, le Syndicat national de la presse marocaine est représenté par un homme et depuis toujours au Maroc. De même, la Fédération des éditeurs de journaux est actuellement présidée par un homme. Ces exemples démontreraient que la presse marocaine se cherche encore dans ce microcosme. Maintenant, il ne faut pas oublier que la presse elle-même est en pleine effervescence. La crise que traverse le secteur s'explique par un ensemble de paramètres (que je ne vais pas citer ici) et les reconfigurations auxquelles nous assistons s'accompagneront forcément par des bonds qualitatifs sur le plan managérial.

J'espère que les femmes en profiteront !

Pour l'heure, le témoignage de Nadia Lamlili, journaliste depuis une quinzaine d'années (ex rédactrice en chef du mensuel *Economie et Entreprises*) et

responsable, depuis quelques mois, au sein d'une entreprise de communication vient corroborer le fait que bien que les femmes détentrices de postes de responsabilité au sein des médias vivent des situations différentes selon les types de management, les sentiments se confondent et se partagent très aisément.

Nadia a commencé sa carrière journalistique à *L'Economiste* en 1998 pour la poursuivre ensuite à l'hebdomadaire *Tel Quel*. Après, elle accepta le poste de rédactrice en chef au sein du mensuel *Economie et Entreprises (E&E)*, responsabilité qu'elle a exercée pendant cinq ans. Un parcours riche et qui en dit long : « Tout au long de mes 15 ans de carrière, certes, j'ai eu des expériences enrichissantes mais j'ai fait face aussi, comme beaucoup de mes consœurs, à la misogynie de certains collègues hommes comme ce confrère qui avait dit une fois que j'arrivais à avoir des *scoops* parce que "j'avais des relations extra professionnelles avec mes sources"! Un autre exemple: dans une des rédactions où j'avais travaillé, des journalistes estampillés "progressistes" n'admettaient pas que je tombe enceinte ; un statut bizarre à leurs yeux et du coup, sans le réaliser, ils ont commencé à m'exclure, mes papiers passaient au frigo alors que ma cadence de travail n'avait pas changé d'un iota. Bref, ce genre d'histoires arrive souvent dans le métier et il y a même pire. Mais je peux dire que le tableau n'est pas aussi noir. J'ai pu accéder à des postes de responsabilité et mes efforts ont été récompensés. Je pense que les femmes journalistes, en tout cas dans la presse écrite, n'ont pas beaucoup de mal à prendre les devants car les directeurs de publication adhèrent à la cause. Maintenant, tout le challenge pour moi était de s'imposer au sein d'une équipe où il y avait des hommes qui ne voulaient pas se mettre sous l'autorité d'une femme. D'une manière générale, j'ai réussi à changer leurs points de vue. Mais il y en a eu d'autres qui ont préféré quitter. Après ce premier obstacle, les choses ont coulé de source par la suite et j'ai pu passer cinq belles années à la tête d'*E&E* dans le partage avec mon équipe ».

Et le terrain où l'on pourrait dire que la femme a naturellement la place de choix dans le pouvoir décisionnaire n'est pas non plus tout exclu de désagrément. Il s'agit de la presse féminine. Certaines se sont retrouvées confinées dans un poste de responsabilité sans pour autant avoir une autonomie dans la gestion courante de la rédaction, ce qui n'est guère valorisant et la décision de changer pour d'autres horizons s'imposaient d'elle-même.

Les parcours sont intéressants et le professionnalisme finit toujours par donner ses fruits. C'est la devise d'Aïcha Sakhri directrice de publication du magazine *Illy* et qui a démarré sa carrière dans la presse écrite en 1992, dès sa sortie de l'ISCAE. "Rien ne me prédestinait à la presse écrite mais ma rencontre avec Nassreddine Laafrit a été déterminante dans le choix de ma carrière. J'ai démarré en 1992 à *Télé Plus*. En 1995, une autre aventure m'attendait quand nous avons cofondé le magazine *Femmes du Maroc*. A l'époque, j'étais rédactrice et me rappelle qu'en 1997 un sujet sur la sexualité m'a valu une convocation au Ministère de la communication. L'actionnaire qui était, à ce moment là, directeur de publication s'est par la suite désengagé et je suis devenue directrice de publication. Mon supérieur hiérarchique, qui était mon père spirituel, ne m'imposait rien et même quand nos idées divergeaient, nous trouvions un compromis dans la discussion. Il avait, d'ailleurs, une légitimité à mes yeux. Je pense que c'est cette méritocratie qui doit s'instaurer parmi les personnes représentant les stades de hiérarchie les plus élevés afin d'avancer ensemble dans le développement professionnel pour le développement du produit. Quand, tout au contraire, le rapport de force s'installe, le travail s'en ressent forcément et les femmes pour s'épanouir au travail doivent avoir une autonomie. Une reconnaissance par ses supérieurs, qui sont souvent des hommes, est nécessaire pour avancer dans le même sens pour un même projet. Quand ce n'est pas le cas, la corde finit forcément par casser"...

Les vécus parlent d'eux-mêmes. Reste à ce que la prise de conscience soit faite pour une meilleure place pour la femme. L'exercice n'est pas simple.

Par Dounia Essaban, Grand reporter  
au journal *Aujourd'hui le Maroc*,  
Maroc



Organisation  
des Nations Unies  
pour l'éducation,  
la science et la culture

منظمة الأمم المتحدة  
للترقية والعلم والثقافة



SWEDEN



## Peut-on espérer finir avec les stéréotypes sexistes quand les médias se sont aliénés au marché pervers ?

La discrimination viole un principe fondamental des droits de l'être humain, celui de la dignité humaine. Cependant, et pour mieux comprendre les causes de cette discrimination universelle que connaissent les femmes en particulier nous mettons l'accent dans cet article sur une discrimination toute particulière qui est celle exercée par les médias à l'égard des femmes. La problématique qui se pose est de savoir comment les stéréotypes sexistes, qui sont un instrument perpétuant les inégalités dans la société, au lieu d'être plus au moins gommés avec les nouveaux médias à l'aube du troisième millénaire se sont, au contraire, intensifiés quand le marché pervers a dominé le monde médiatique.

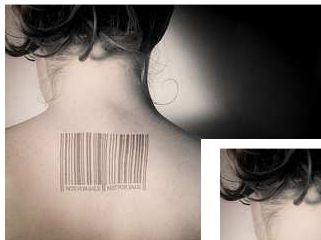
Depuis quelques décennies, un déséquilibre de forces s'est accentué entre les dominants et le peuple, marquant un fort

marché a anéanti les velléités journalistiques. De ce fait, la cible et la victime que le marché et les médias ont mis dans leur ligne de mire est la dégradation de l'image des femmes pour subvenir aux besoins du marché.

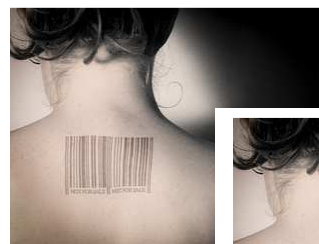
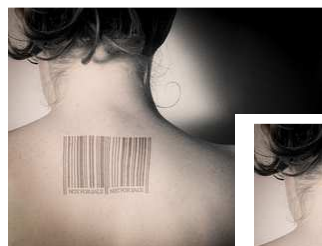
L'image des femmes dans la plupart des médias marocains est encore une image stéréotypée, restreinte dans des modèles de femmes traditionnelles, de femmes chosifiées, de femmes objets et de femmes victimes de violence morale et physique. Il s'agit, en effet, d'une image livrée à la logique du marché, particulièrement à travers les spots publicitaires et les sitcoms, entre autres.

De plus, il y a encore un déphasage entre les représentations médiatiques et la réalité. L'image des femmes véhiculée par les médias du Maroc est inchangée et n'a pas évolué. Les femmes, malgré leur émancipation demeurent cantonnées dans des rôles stéréotypés et des clichés sociaux dégradants. Une telle image influence et limite les efforts de changement engagés en matière de droits humains, en général, et de développement et d'égalité entre les genres, en particulier.

Toutefois, le plus grave, c'est quand cette image est intériorisée



Liam Wilde



recul démocratique et accentuant les inégalités. En laissant les médias aux mains du marché, les systèmes politiques ont complètement anéanti ce qui faisait la substance même du journalisme et ce qui constituait sa mission noble : esprit critique, vérité, éthique, courage, solidarité, mission, engagement et partage, etc. Nous témoignons plutôt d'une dégénérescence du journalisme. Les médias, malheureusement, n'ont pas su remédier à ce déséquilibre fondamental entre les hommes et les femmes causé, en partie, par les stéréotypes sexistes.

Le propre des stéréotypes est de maintenir une représentation caricaturale figée, une idée reçue, une opinion toute faite acceptée et véhiculée sans fondement et sans réflexion sur un groupe humain ou une classe sociale, ici, les femmes en général. Ses armes sont les rapports de force, la discrimination, voire même l'indifférence.

Le propre du système pervers narcissique du marché, c'est d'une part, de parvenir à aliéner sa victime en douceur, sans qu'elle le détecte, et d'autre part, d'ignorer qu'il est porteur de ce mécanisme. Ses armes en effet, ne sont pas la force, la censure et l'interdiction, mais la corruption, l'incertitude, la manipulation et la séduction. Avec cet armement invisible, le

par les femmes elles-mêmes qui deviennent inférieures dans leur propre regard. Ceci est une des conséquences des stéréotypes, car leur danger c'est qu'ils contribuent à opérer une discrimination qui se traduit par une mise à distance et une ségrégation. Par ailleurs, la discrimination contribue à une dévalorisation de l'image de soi chez ses victimes. Les femmes ont tendance à s'ajuster à la perception qu'elles ont des attentes d'autrui à leur égard. Les stéréotypes les plus puissants sont ceux répandus par les médias sur les masses; très souvent ces préjugés rudimentaires, sommeillant, enfouis dans beaucoup d'esprits peuvent soudainement resurgir dans un contexte de tension, d'agitation collective et de rébellion.

Les institutions médiatiques, le marché pervers et la société de consommation maintiennent et transmettent des stéréotypes au sujet des hommes et des femmes. Les caractéristiques traditionnellement liées à chaque genre sont souvent en rapport avec le pouvoir : aux hommes et à leurs activités sont généralement associées les notions d'ouverture, de force,



Marsmet523

conditions essentielles pour que puisse évoluer notre espèce vers toujours plus d'humanité, d'harmonie et de paix. Depuis deux décennies, ces valeurs humaines ont été sous-alimentées par les médias au profit des 'valeurs' marchandes. L'égoïsme, l'agressivité commerciale, le narcissisme et toutes les pulsions de l'avoir sur l'être, sont exaltées. Au lieu de valoriser le rôle important que jouent les femmes dans la société et insister sur ses diverses qualités, les médias ont perpétué les clichés et les préjugés. Au lieu de stimuler la fraternité en braquant leurs caméras sur les diverses exclusions générées par l'universalisation et la mondialisation, les journalistes ont occulté les réels problèmes que vivent les femmes, laissant un ghetto physique et intellectuel se construire. Au lieu de promouvoir l'égalité, les médias incitent à l'élitisme et à l'égoïsme. Au lieu de développer le sentiment de bienveillance universelle et le respect universel, ils stimulent un modèle forcené, dévaluant les autres cultures, et relayant l'instrumentalisation du monde

par le marché. Les médias ont un pouvoir incroyable dans la mesure où ils réussissent à dissimuler voire à déformer la réalité. Les médias vendus au marché pervers volent, défigurent et minent le paysage et la conscience de tous. Les femmes sont chosifiées, elles sont réduites à de simples corps, d'objets de fantasme et de désir.

Depuis des siècles, nos penchants asociaux tels que l'égoïsme, l'élitisme, l'affirmation de soi aux dépens d'autrui, la légitimation de la loi du plus fort, de la domination/subordination, l'esprit de vengeance, etc., ont été humiliés et rabaisés par l'esprit moral. Et voilà qu'en quelques décennies, les médias et la société de consommation tendent à faire admettre ces pulsions nécessaires à un marché en pleine compétition, comme base d'une nouvelle morale. Pour enrichir le commerce, les médias sur-développent nos besoins, nos tendances, nos désirs et sollicitent en permanence nos appétits consommateurs, et ceci dès l'enfance. Alors que, comme l'enseigne Freud, le déplaisir est la seule mesure éducative. Il y a donc, de la part du marché, un processus d'infantilisation de la société. Dans les médias, la femme n'est plus représentée comme valeur fondamentale, mais comme valeur commerciale. La femme n'est pas saisie comme une entité spirituelle, mais comme une masse physique et organique de pulsions et de désirs à stimuler. Pourtant, c'est en posant autrui comme fin, et non pas seulement comme moyen, qu'on limite la faculté de désirer l'objet, et qu'on peut passer sur les véritables valeurs humaines de l'être. Pour le commerce, l'individu représente un prix, qui varie selon la notoriété, le pouvoir d'achat, les honneurs etc., et, en fonction de ce prix, on traite l'individu. C'est bien là le problème des médias et du marché, qui considèrent l'ensemble humain, en particulier les femmes, comme des moyens : moyen d'augmenter l'Audimat, moyen de vendre des objets, moyen d'augmenter son pouvoir en manipulant l'opinion publique, moyen d'enrichir les dominants.

La loi morale est la définition même de l'être humain, c'est ce qui lui donne sa dignité. La dignité s'oppose au prix. Une chose a un prix quand elle peut être échangée contre une autre équivalente. Ce qui n'a pas d'équivalent est donc au-dessus de tout prix, a une dignité ou valeur intrinsèque et absolue. La notion de l'être humain spécifie le respect et révèle le devoir à l'intérieur même de l'expérience d'autrui. Et c'est bien ce manquement de conscience qui caractérise les médias contemporains comme il caractérise le commerce.

Néanmoins, pour faire face à ces risques majeurs, pour arriver à la solidarité et à l'émancipation et pour participer plus encore au développement social, les femmes doivent être ambitieuses autant pour elles-mêmes que pour la société, et pour être ambitieuses, il faut que la société leur renvoie une image qui les représente telle qu'elles sont vraiment ; et pour ce faire, il faut que les systèmes politiques contrôlent les médias et agissent sur la boulimie du marché pervers.

d'efficacité, de courage, d'importance, d'ouverture sur les autres, d'influence, de forte rémunération, de valeur et de reconnaissance sociale. Les attributs des femmes, à l'inverse, reflètent leur impuissance : elles sont dépendantes, soucieuses du bien-être d'autrui, passives et orientées sur la famille. Elles occupent souvent des emplois subalternes et leur travail est moins valorisé ; dans ces conditions, la rémunération et la reconnaissance qui leur sont accordées sont moindres. Ces stéréotypes basés sur des a priori, déforment et appauvrissent la réalité sociale. La génération jeune qui ne répond pas à ces attentes stéréotypées s'expose à la critique voire à la violence. De tels conflits peuvent perturber le développement personnel des jeunes.

Mais la morale et l'éthique sont le fondement de l'humanité. La pérennité et l'évolution des valeurs humaines sont des



Marsmet546

## Dossier Algérie (pages 5 - 7)

# Libertés étouffées : Vécu des femmes journalistes en Algérie

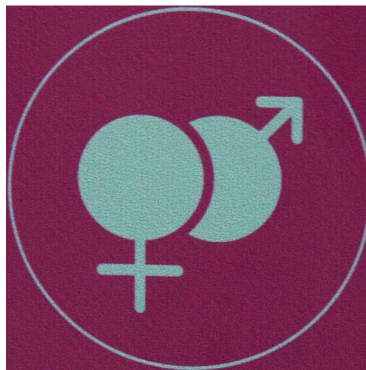
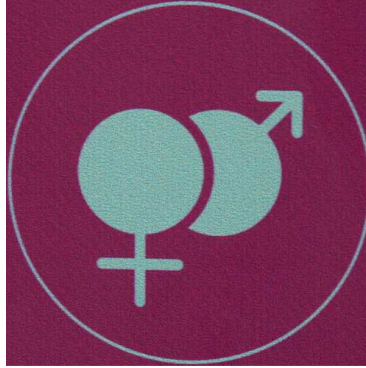
La liberté des femmes tout comme la liberté de la presse en Algérie a été étouffée dans son berceau depuis les premières années de l'indépendance. Les femmes algériennes, bien qu'elles se soient battues aux côtés des hommes en faveur de l'indépendance de leur pays, n'ont pas bénéficié de leurs droits, consacrés dans la Constitution, en pied d'égalité avec les hommes. Le pouvoir algérien faisant en sorte que les femmes demeurent au service des hommes à travers l'approbation et l'application de différents projets de lois élaborées pour rétrécir leurs libertés et leur rôle dans la société.

A l'image des autres secteurs, le journalisme en Algérie est gangréné par une discrimination sexiste criante. Pourtant, le secteur compte plus de 50% de femmes journalistes. Malheureusement, nous vivons dans une société conservatrice et rétrograde dans laquelle les femmes algériennes en général et les journalistes en particulier subissent les normes et les codes sociaux établis par les hommes dont le seul but est leur propre bien-être et non pas celui de l'ensemble de la population.

Pourtant, durant la décennie noire qu'a vécue l'Algérie et au cours de laquelle plus de 100 journalistes ont été assassinés, les femmes ont payé cher le fait d'avoir défendu leur liberté. Le nombre de femmes atrocement assassinées par les terroristes islamistes dépasse celui des hommes.

A titre d'exemple, la journaliste de la radio nationale, Malika Boussouf, très connue pour avoir exercé une opposition ferme et permanente contre le pouvoir à travers la presse écrite, paie lourdement ses critiques. Pendant la décennie sanglante, Malika a été la seule femme à faire l'objet d'une fatwa délivrée par le Mouvement pour l'Etat islamique (MEI) et a été même condamnée à mort par le Groupe islamiste armé (GIA). Après avoir été l'une des cibles principales des groupes islamiques terroristes, elle continue, aujourd'hui, à recevoir de pressions d'un pouvoir contrôlé et endoctriné par les militaires et les islamistes. Elle a été condamnée, à maintes reprises, à des peines de prison avec sursis, et cela sans compter les amendes qu'elle est tenue de payer en raison de ses articles.

Dans ce contexte, Malika Boussouf nous explique qu'actuellement, « les journalistes femmes ont pris la décision de défendre leurs droits socioprofessionnels et elles se réveillent pour briser les stéréotypes, mais, il reste beaucoup à faire car beaucoup de femmes sont cantonnées dans des rôles subalternes au sein des médias jusqu'à ce jour ».



Leo Reynolds

Il est certain qu'en raison des stéréotypes, beaucoup de femmes journalistes se sont laissés convaincre qu'elles n'étaient efficaces que dans certains domaines et elles ne sont pas encouragées à s'aventurer dans la prise de décision. Elles sont résignées à céder du terrain aux hommes comme si c'était seulement à eux de régner dans les rédactions en occupant tous les postes de responsabilité.

Par ailleurs, une étude sur la situation des femmes journalistes en Algérie élaborée par Nardjess Kermiche, journaliste au quotidien arabophone *Ennasr*, affirme que la presse écrite indépendante est la seule à accepter des femmes au sein des équipes chargées de produire de l'information politique, économique et sociale. Or, elles accèdent rarement aux postes de responsabilité.

### Egards dans la précarité

D'après notre interlocutrice, dans le secteur des médias il n'y a pas de discrimination entre les hommes et les femmes, ni par rapport aux tâches confiées ni par rapport aux salaires perçus, dans le cas où un homme et une femme occupent, bien sûr, des postes impliquant le même niveau de responsabilité. Aussi bien les femmes que les hommes travaillent dans des conditions vraiment précaires et perçoivent des salaires très bas. En effet, le salaire d'un journaliste expérimenté ne dépasse la fourchette de 50 000 à 70 000 DA, soit l'équivalent de 500 euros.

Cette enquête révèle aussi l'exploitation à outrance des femmes journalistes dans le secteur privé en raison du nombre important des femmes universitaires à la recherche d'un emploi et le taux, très élevé, de chômage en Algérie. Les patrons de presse recrutent souvent des jeunes sans expérience pour les exploiter; en arrivant même à ne pas les rémunérer pendant des mois afin de réduire leurs charges. Les premières victimes d'un tel « chantage » sont les correspondants des villes intérieures. D'après les chiffres officiels du ministère de Travail, plus de 40% des journalistes, notamment les correspondants locaux ne sont pas assurés par la Caisse nationale de l'assurance sociale (CNAS) situation qui n'existe pas dans le secteur public (presse écrite, télévision, radio) soumis au code du travail, aux conventions collectives et au contrôle systématique de l'inspection du travail.

Par Naïma Allouche, journaliste au sein du magazine féminin algérien *Dzeriet* et collaboratrice du magazine *l'Eco* et de la webradio associative *Voix des femmes*

## Les hommes qui sont à émanciper

WOMEN'S LEADERSHIP  
WOMEN'S LEADERSHIP  
WOMEN'S LEADERSHIP

WOMEN'S LEADERSHIP  
WOMEN'S LEADERSHIP  
WOMEN'S LEADERSHIP

### Seeds of peace

Je l'avais écrit avec mes tripes, beaucoup plus que tous les autres articles que j'ai du rédiger dans ma carrière. Il m'est resté au travers de la gorge comme un sanglot.

Je l'ai rencontrée lors d'un colloque sur le cancer de sein organisé à l'hôtel Hilton, une psychologue passionnée et révoltée par les horreurs qu'elle voit quotidiennement à l'hôpital Mustafa Pacha, l'un des grands hôpitaux publics algérois. Les femmes atteintes du cancer de sein souffrent énormément. Aux affres de la maladie, s'ajoutent ceux de l'abandon et de l'indifférence. Leurs maris les déposent à l'hôpital comme on se débarrasse d'un fardeau et rentrent chez eux, tranquillement, se choisir une seconde épouse, plus jeune et plus 'saine' puisque la loi autorise la polygamie. « L'ablation d'un sein est une opération doublement pénible pour ces femmes: le sein renvoie à la maternité et à la féminité, ces patientes se sentent dépouillées d'elles-mêmes et elles ont besoin d'être soutenues profondément par leurs familles. Psychologiquement, elles sont détruites. Malheureusement, chez nous, elles sont abandonnées comme de vulgaires choses ! », me confie-t-elle. Elle s'efforce de ne pas craquer en révélant les mots durs que ces maris cruels et irresponsables lui balancent quand elle essaye de les sensibiliser.

Je suis revenue au bureau avec ce témoignage poignant, excitée d'avoir quelque chose d'important à raconter. Le sujet emballe mon rédacteur en chef qui me presse de le finir. Mais l'article n'est jamais passé. « Question d'espace », prétexte mon responsable chaque jour. Je le sais, il renonce à sa publication parce que les détails l'ont certainement effrayé. J'ai tout mis, tout repris, sans censure. J'ai même remis en question la loi sur la polygamie qui aggrave la situation. Je suis censurée dans l'un des premiers journaux privés et d'opposition algériens, réputé féministe et anti-islamiste.

Ensuite, un autre article sur les sages femmes m'est refusé. Les femmes qui meurent sur le chemin de l'hôpital dans les régions reculées

avant d'accoucher ; les sages femmes qui dénoncent cette situation et revendiquent un meilleur statut professionnel, ce n'est pas un sujet important ! Pourtant, ce même rédacteur en chef raffole des unes sur les prostituées, les femmes violées par les terroristes ou violentées par leurs maris. Les femmes, c'est toujours ça et jamais autre chose !

Avant, j'étais chef de rubrique culture dans un autre quotidien indépendant et d'opposition. Mon directeur de publication n'appréciait pas trop mes « écarts » féministes. Je me rappelle de sa colère le jour où j'avais écrit un billet sur le nouveau statut des algériennes. Il me convoque à son bureau et exige des explications : pourquoi avais-je écrit que les universitaires algériennes préféraient le célibat au remariage après 45 ans ? Plus les femmes sont instruites et travailleuses plus elles sont autonomes et choisissent le célibat plutôt qu'une vie de couple où les inégalités règnent. J'avais analysé des données. Avec un sourire aux lèvres, je réplique à mon patron : ces 'bêtises' féministes sont les chiffres du dernier recensement de la population de 2008. Des situations pareilles, j'en ai vécu tellement depuis que je travaille. Malgré mon expérience, je suis toujours choquée par les mentalités machistes de ces grandes plumes algériennes, des « machos » jusqu'au bout des ongles. Dans les articles, on crie l'émancipation des femmes mais dans la pratique, c'est tout le contraire. Quelle hypocrisie !

On empêche les femmes d'évoluer et on limite leurs interventions. Elles n'écrivent jamais dans les rubriques sportive, politique et économique car « ce n'est pas leur truc ». On bloque leur accès aux postes de pouvoir, on les harcèle sexuellement et on les fige dans des rôles traditionnels et subalternes. C'est pénible de travailler dans des rédactions où mes collègues hommes avouent qu'ils n'aimeraient pas que leurs épouses ou leurs sœurs exercent ce métier de ... journaliste !

Ecrire positivement sur les femmes ou mettre en avant leurs préoccupations réelles dérange dans ces milieux qui se qualifient d'ouverts et



John Thurm

d'intellectuels mais où les pratiques misogynes sont des réflexes professionnels. Les clichés sur les Algériennes véhiculés par la presse sont le reflet d'une culture profondément enracinée chez la plupart des journalistes et des responsables des médias qui ne croient pas à la véritable égalité entre les sexes ou qui, peut être, en ont peur. Ce sont les paradoxes de ce métier, étant pourtant l'un des piliers de la démocratie.

Il y a longtemps que j'ai décidé de sortir de mon mutisme, de la passivité, de l'inaction que l'on me colle. Je n'attends pas qu'on m'autorise à parler, à penser ou à écrire. Je prends ce que je considère être mon droit. Nous avons trop laissé les hommes parler de nous, nous réduire au silence, jouer de nos corps, de notre image et de nos idées.

Bien sûr, l'espace de liberté que je grignote est petit, mais je préfère la liberté que j'arrache à celle que l'on m'offre. Je préfère l'action à la réaction ; dire plutôt que laisser dire ; faire plutôt que laisser faire. Le

changement, je ne l'attends plus, je le construis.

#### Je suis féministe et alors !

Souvent, j'ai refusé qu'on me taxe de féministe. Depuis un certain temps, je l'assume. Oui, je suis féministe et alors ! Je suis féministe parce que je vis dans une société faite par les hommes où je n'ai pas de place.

Il m'arrivait souvent de penser que les sociétés, tout comme les religions et la plupart des idéologies, ont été faites par les hommes. Aujourd'hui, je pense que les sociétés sont faites par et pour toutes les personnes, hommes et femmes, alors, j'y apporte ma contribution. Je ne me définie plus sexuellement ou socialement, je suis mes choix. Je dépasse mes peurs, parce que je refuse que tout se fasse sans moi et je m'exprime sur tous les domaines parce que tout me concerne, y compris l'émancipation des hommes.

Le slogan tant brandit « les femmes sont à émanciper » n'est plus d'actualité car ce sont les femmes et les hommes qui doivent lutter

ensemble pour atteindre un niveau d'émancipation qui leur fasse véritablement libres. Aujourd'hui, nous, les femmes algériennes 'émancipées', ressentons que ce sont les hommes qui nous empêchent de gravir les échelons de la hiérarchie. Et c'est une réalité, puisqu'ils sont plus forts dans les instances politiques et judiciaires ; mais est ce que quelqu'un s'est mis à penser que, pour devenir véritablement libres et dépasser la lutte entre les sexes, il faudrait que nous tous, femmes et hommes algériens, nous émancipions des rôles qui nous ont été imposés ?

Il est temps de déconstruire la féminité mais aussi la masculinité, de débarrasser les femmes des traditions et coutumes qui ne les arriment qu'au foyer et de libérer les hommes de cette virilité « artificielle » qui leur impose d'être « machos » pour réaffirmer leur identité en tant qu'hommes et cacher leur peur de la vraie égalité entre les sexes. Et les médias y sont pour beaucoup.

Par Irane Belkhedim,  
journaliste indépendante, Algérie